

avec les traditions et avec les hommes de l'ancienne aristocratie romaine, ses vicissitudes, ses luttes, sa défaite; j'ai nommé ses héros et ses martyrs, Cassius, Silanus, Sornanus, Thraséa¹. Ce qu'elle était, comme doctrine philosophique, comme puissance morale, me reste à dire aujourd'hui.

Mais ce travail est difficile. Un même instinct moral, bien plutôt qu'une doctrine commune, rapprochait ces hommes que Néron frappa tous de mort ou d'exil, les tenait unis devant lui et les réunit dans l'histoire. — Démétrius était cynique, disait-on. Ce n'est pas qu'il portât la besace ni qu'il mendiât sur les places publiques, comme ces philosophes bouffons dont s'amusait la populace. Mais hardi, parlant sans art, avec une rude éloquence; attaquant, au milieu même des fêtes de Néron, toutes les recherches de la mollesse romaine; couchant sur la dure; se moquant des affranchis de César; rejetant les dons de Caligula; répondant hardiment à Néron; ami de Thraséa, dont il recueillit le dernier soupir; du reste, harangueur plutôt que philosophe: Il semblait, dit Sénèque avec emphase, que la nature l'eût mis au monde pour que ni les exemples ni les reproches ne manquassent à un siècle dépravé².

Dans le stoïcien Musonius Rufus, apparaît un commencement de cette morale supérieure, plus pure que ne

1. T. II, p. 209-212, 229, 234-238.

2. V., sur Démétrius, Senec., *de Providentiâ*, 3, 5; *de Benef.*, VII, 1, 2, 8, 9, 11; *Nat. quæst.*, IV, *in præf.*; *Ep.* 20, 62, 91; *de Vita beatâ*, 18; ci-dessus, t. II, p. 210. — Sa hardiesse vis-à-vis de Caligula (Senec., *de Benef.*, VII, 11); vis-à-vis de Néron (Épict., *apud Arrian.*, I, 25. Philostrate, *in Apoll.*, IV, 8; VII, 5); — ami d'Apollonius (Philostr., *ibid.*, IV, 25, 42; V, 19, 61.) Apollonius l'appelait son chien, VI, 31, 33; — ami de Thraséa, assiste à ses derniers moments (Tacite, *Annal.*, XVI, 34); — exilé par Néron (Philostr., IV, 14; V, 1, 9), revient à Rome sous Vespasien (Tacite, *Hist.*, IV, 40. Suet., *in Vespas.*, 13. Dion, LXVI, 43). Il vivait encore sous Domitien.

l'avait été celle d'aucun païen, et qui, plus tard, se révéla tout entière dans Épictète et dans Marc-Aurèle. A certains égards même, il est au-dessus d'eux. Ce n'est point la dureté stoïque, cette sagesse impossible, ce mépris de l'homme, cet orgueil de la vertu qui se rend farouche au lieu d'être forte. Il ne brise pas les liens de la famille; il veut même que le philosophe soit marié, parce que le mariage, dit-il, est naturel et nécessaire. Il est plus sage que Marc-Aurèle qui permet le suicide¹; et quand Thraséa lui dit: « J'aimerais mieux la mort aujourd'hui que l'exil demain. » — « Si tu regardes, lui répondit-il, la mort comme un plus grand mal, ton souhait est d'un insensé; si tu la regardes comme un moindre mal, *qui t'a donné le droit de choisir*²? » Il est plus pur qu'Épictète qui n'ose tout à fait interdire la débauche³; et il défend, comme le fait la loi de Dieu, tout ce qui n'a pas pour sanction le mariage et pour but l'accroissement des familles. Ailleurs, son langage se rapproche de celui des livres chrétiens: « L'intempérance est une grande occasion de pécher; tenez-vous en garde contre elle deux fois par jour⁴. — Évitez les paroles obscènes, parce qu'elles conduisent aux actions. — N'ayez qu'un seul habit⁵. — Si vous voulez ne pas commettre de fautes, regardez le jour où vous êtes comme le dernier jour de votre vie⁶. » Il dit

1. Marc-Aurèle, VIII, 46. Marc-Aurèle semble ailleurs interdire le suicide; mais ces deux passages sont beaucoup moins positifs que le premier.

2. Épict., *apud Arrian.*, I, 4.

3. V. ci-dessus, p. 75.

4. *Apud Stobæum.*

5. Comparez: « Nolite possidere aurum neque argentum... neque duas tunicas. » (Matth., X, 9, 10.) « Et præcepit eis... ne induerentur duabus tunicis. » (Marc., VI, 8, 9.) « Nihil tuleritis in viâ... neque duas tunicas habeatis. » (Luc., IX, 3.)

6. In omnibus operibus tuis memorare novissima tua, et in æternum non peccabis. (*Eccli.*, VII, 40.)

avec un certain bonheur d'expression : « Après une bonne action, la peine qu'elle a pu nous coûter est finie, il nous reste le plaisir de l'avoir faite : après une mauvaise action, le plaisir est passé et la honte subsiste¹. » Aussi le nom de Musonius a-t-il obtenu les louanges les plus diverses. Philostrate le loue, comme le philosophe qui a le plus approché de son dieu, le fabuleux Apollonius; Julien l'Apostat vante sa patience; et les Pères de l'Église, par un témoignage autrement glorieux, le comptent avec Socrate parmi les païens dont les exemples peuvent être cités même par des chrétiens².

1. Aulu-Gelle, XVI, 1.

2. C. Musonius Rufus, natif de Bolsène, chevalier romain (Tacite, *Hist.*, III, 81); philosophe stoïque; — selon Philostrate (IV, 12), astrologue; — emprisonné au moment de la conjuration de Pison; — détourne Rubellius Plautus d'aspirer à l'empire (Tacite, *Annal.*, XIV, 59; *Philos.*, *ibid.*); — banni en 65 (Tacite, *Annal.*, XV, 71. Dion, LXII.) — Il a de nombreux disciples (Tacite aux deux endroits cités. Pline, III, *Ep.* 41). — Forcé de travailler à la coupure de l'isthme de Corinthe (Lucien, *in Ner. Philost.*, V, 1, 9; VI, 6). — Son exil à Gyare (Philost., VII, 16. Ces faits, rapportés par Philostrate, sont très-douteux.) — Rappelé, probablement par Galba (68), cherche à apaiser les guerres civiles (Tacite, *Hist.*, III, 81), poursuit les délateurs (*Id.*, *ibid.*, IV, 10, 40). — Selon les uns, reste seul à Rome quand Vespasien expulsa tous les philosophes; selon d'autres, rappelé par Titus (Pline, *loc. cit.* Dion, LXVI, p. 751).

« Dans toutes les sectes de philosophie... quelques hommes ont tellement changé leur nature, qu'ils ont mérité d'être proposés comme les modèles d'une vie excellente. Ainsi, parmi les héros, on nomme Ulysse et Hercule; dans les siècles les plus récents, Socrate, et en dernier lieu Musonius. » Origène, *Contra Celsum*, III, 66. — « Les stoïciens ont du moins perfectionné la morale...; mais ceux qui ont suivi cette pure doctrine n'ont pu échapper à la haine ni aux persécutions. Nous pouvons citer Héraclite que nous nommions tout à l'heure, Musonius qui a vécu de notre temps, et d'autres encore. Car les démons ont toujours su faire que la haine des hommes poursuivît ceux qui, d'une manière ou d'une autre, cherchaient à vivre selon la raison et à fuir le vice. » Saint Justin, *Apolog.*, II, 8. — V. encore, sur Musonius Rufus, Plutarq., *de Vitando aere alieno*; Aulu-Gelle, V, 1; IX, 2; XVI, 1; XVIII, 2; Stobée, *in Sermon.*; Suidas, *in Μουσωνιος*; Burigny, *Mém. de l'Acad. des insc.*, t. XXXI.

Autre stoïcien au temps de Néron: Cornutus, exilé en 67 (Dion, LXII). Ses ouvrages (Aulu-Gelle, II, 6; Eusèbe, 122. Théodore, Porphyre, VI, 19;

Vient enfin Sénèque, celui par lequel nous connaissons quelque chose de cette philosophie, et le seul qui nous laisse des écrits où nous puissions la juger.

J'hésite en parlant de Sénèque. Ce fils d'un rhéteur espagnol, élevé au milieu de l'emphase paternelle et de la corruption de Rome sous Tibère; ce parleur à la mode, qui essaie de tout, plaidoyers, poèmes, dialogues; ce confident d'Agrippine, panégyriste officiel de Claude, précepteur et faiseur de discours de Néron, enrichi par son terrible élève, ne se présente pas dans l'histoire avec l'aspect presque mythologique d'un Pythagore, ni même (quoique Platon n'ait pas été sans faiblesses) avec l'aspect grave et antique d'un Platon. Ce n'est pas une vertu dégagée de toute concession aux petites humanités. Il faut songer en quel monde il vécut et quelle place il tint en ce monde.

De plus, il faut connaître quel est le vrai temps de la philosophie de Sénèque. L'homme de cour qu'Agrippine avait placé auprès de Néron, à cause de sa réputation de rhéteur et de la politesse de ses manières¹, le poète léger², le ministre de Néron, qui possédait de si beaux jardins et une table si somptueuse, pouvait bien prendre la vertu pour une de ses thèses de rhétorique, et la pousser jusqu'à l'hyperbole, mais non pas jusqu'à la pratique. Il convenait même, avec une certaine bonne foi, qu'un luxe comme le sien convenait assez mal à la philosophie. En face de ses ennemis, il s'accusait de cette villa si ornée, de

Hieronym., *Ep.* 84). Son ouvrage sur la *Théologie des Grecs*, où il l'explique par l'allégorie (Porphyre, *ibid.*). Il fut le maître de Perse (Suet., *in Vita Persii*. Perse, *Sat.* V).

1. *Claritudo studiorum.* (Tacite, *Annal.*, XII, 10.) *Præceptis eloquentiæ et comitate honestæ.* (XIII, 2.)

2. Pline, *Ep.* V, 3, et quelques vers qui nous restent et qu'on attribue à Sénèque.

ces pages si bien vêtus, de ces esclaves si nombreux : « Je le confesse, disait-il, je ne suis pas un sage. Que votre jalousie soit satisfaite, je ne le serai jamais. Je tâche seulement de retrancher chaque jour quelque chose de mes vices, de reprendre chaque jour quelqu'une de mes erreurs. Je me sens encore profondément enfoncé dans le mal... Je fais l'éloge de la vertu et non de moi. Quand j'attaque les vices, j'attaque les miens tous les premiers¹... »

Mais un peu plus tard, — Burrhus était mort (63); Néron commençait à trahir ses libres allures²; la cour devenait dangereuse aux philosophes. Épouvanté par l'incendie de Rome et par l'horrible supplice des chrétiens (an 65), Sénèque cherchait à se tenir en arrière pour ne pas porter le poids de tant de sacrilèges³. Dans cette retraite dangereuse et menacée, sa philosophie devint plus grave, plus mûre, plus sérieuse. Le seul voisinage de Néron et la crainte d'un empoisonnement⁴ prescrivaient une vie plus sévère à cet homme qui, dès sa jeunesse, avait abandonné l'usage des bains, des parfums, du vin et des délicatesses de la table⁵. Le temps ne lui manquait plus pour se rappeler les leçons des philosophes qui avaient enflammé sa jeunesse d'un ardent amour pour la frugalité et la vertu, affaibli, il en convenait, par les années⁶. De cette retraite datent la plupart de ses ouvrages et les plus graves⁷; ses lettres à Lucilius surtout, où sa philoso-

1. *De Vita beatâ*, 17.

2. *V. t.* II, p. 212.

3. *V. Tacite, Annal.*, XIV, 52, 53; XV, 45.

4. *Id.*, XV, 45.

5. *Ep.* 83, 108. « Je juge nécessaire de faire ce que bien des grands hommes ont fait, de prendre quelques jours pendant lesquels nous nous exerçons à une pauvreté véritable par une pauvreté imaginaire. » *Ep.* 20.

6. *Ep.* 18.

7. Voici l'ordre chronologique des écrits de Sénèque, selon Fabricius et

phie, plus familière, est aussi plus sérieuse, où sa pensée, plus épurée, s'élève davantage, et, en même temps plus naïve, sourit parfois, conte avec grâce et nous repose de la monotone emphase des déclamateurs de ce temps.

Sénèque, de plus, a le mérite de n'appartenir à aucune école et de les représenter toutes. Les grandes écoles n'existaient plus que dans les livres. Stoïcisme, platonisme, cynisme, ces mots ne désignaient plus des sectes vivantes encore, mais des systèmes écrits, des livres muets, des hommes morts depuis longtemps. La succession des maîtres avait cessé. Forcément éclectiques, le stoïcien n'acceptait pas tout Zénon, ni le cynique tout Antisthène. Pour Sénèque surtout, une curiosité active, un certain goût de vérité l'avait promené au pied de toutes les chaires. Il avait été pythagoricien avec Sotion¹; il avait admiré le stoïcien Attale; il cite continuellement Épicure² que pourtant il n'aime pas. Dans sa vieillesse, il allait encore à l'école du stoïcien Métronacte³. Il s'arrêtait pour causer avec le cynique demi-nu Démétrius, et revenait le proclamant le plus sage des hommes⁴. Ni les juifs, ni les chrétiens ne purent lui être inconnus.

Il est vrai : sa philosophie ne saurait être une, empruntée à tant de sources. Il n'aura la vérité que par frag-

M. Fleury (*saint Paul et Sénèque*, t. I, p. 264) : Sous Caligula : *De Irâ*. — Sous Claude et pendant l'exil de Sénèque (ans 41-50) : *Ad Helviam, ad Polyb., ad Marciam, de Constantia sapientis, de Otio sap.* — Après son retour (50-55) : *de Provid., de Animi tranquillitate*. — Peu après la mort de Claude (an 55) : *l'Apocoloquintose*. — Sous Néron : *de Clementiâ, de Brevitate vitæ, de Vita beatâ, de Benef.* — Vers la fin de sa vie (63-65) : *Epistolæ ad Lucilium, Quæst. naturales*.

1. *Ep.* 108. Hieronym., *de Script. eccles.*, 12.

2. *V.* surtout *Ep.* 20, 21. « Je fais avec Épicure, dit-il, ce que l'on fait au sénat où, quand une opinion émise avant la vôtre ne vous convient qu'en partie, on demande la division. » *Ep.* 21.

3. *Ep.* 76.

4. *Ep.* 62.

ments; il l'aura partielle, mêlée, incomplète. Mais, d'un autre côté, cette philosophie qui marche sans parti pris a quelque chose de plus sincère et de plus désintéressé. Stoïcien, parce qu'il a trouvé dans le Portique un instinct moral qui le touche, Sénèque cependant se sent blessé plus d'une fois par les spéculations insensées du Portique. Il n'appartient à aucun maître; il n'obéit pas, il approuve¹.

Et de plus, dans son inconsistance même et ses contradictions, Sénèque est le fidèle miroir de la philosophie de son temps; et c'est d'après ses écrits, éclairés par quelques fragments venus du dehors, que nous allons chercher à la faire connaître.

§ II. — CARACTÈRES DU NÉO-STOICISME.

Un des premiers caractères et de Sénèque et de ses contemporains, c'est l'éloignement pour la science et la philosophie spéculative, que les Grecs, il faut en convenir, avaient faite à la fin bien puérile.

Le genre humain était malade. Était-ce aux atomes crochus de Démocrite que le philosophe demanderait le remède? les nombres de Pythagore lui viendraient-ils au secours? s'occuperait-il, avec les stoïciens, à prouver à son siècle que la vertu est un animal, ou bien que, lorsqu'un homme est écrasé sous une pierre, son âme est si gênée qu'elle ne peut sortir? La métaphysique des Grecs, et en général toute la partie dogmatique de leur philosophie, était ou trop incertaine ou trop spéculative: jeu d'école,

1. Non sequor, sed assentior. (Ep. 80.) V. aussi de Vita beatâ, 3. Ep. 45.

vaine escrime de la pensée, d'où le monde malade n'avait à espérer aucun remède.

Aussi, à la vue de tant de puérités, Fabianus, savant lui-même, doutait s'il ne valait pas mieux ne rien savoir¹. Démétrius réduisait toute étude à quelques préceptes moraux, simples, faciles, pratiques². Sénèque lui-même; Sénèque curieux et savant, jette souvent sur la science le coup d'œil dédaigneux du moraliste. Il juge frivole l'érudition dont lui-même fait étalage³; il condamne les sciences physiques sur lesquelles il a passé bien des heures⁴; la dialectique ne lui paraît qu'un exercice puéril⁵; les spéculations philosophiques, celles même des stoïciens, lui semblent ridicules⁶: tout cela n'est qu'un jeu d'échecs⁷, une intempérance d'érudition, une cavillation misérable⁸. Et même les plus grandes questions de la philosophie ne lui apparaissent que comme une noble récréation de l'âme qui s'élève par là au-dessus des misères de sa condition mortelle, de même que l'artisan, après avoir fatigué ses yeux et son corps au travail minutieux et au jour pâle de l'atelier, vient sur la place respirer l'air et savourer la clarté du jour⁹.

Quelle sera donc la grande étude de l'homme, si ce n'est

1. Senec., de Brevitate vitæ, 14.

2. Id., de Benef., VII, 1.

3. De Brevitate vitæ, 13, 14.

4. De Benef., *ibid.*

5. Ep. 16.

6. Ep. 113 et autres.

7. Laterculus ludimus. (Ep. 106).

8. Litterarum intemperantiâ laboramus. (Ep. 88.) V. encore Ep. 20, 25, 45, 48; III, 113.

9. Quomodo artifices ex alicujus subtilioris rei intentione, quæ oculos defatigat, si malignum et precarium lumen habent, in publicum prodeunt, et in aliquâ regione ad populi otium dedicatâ, oculos liberâ luce delectant; sic animus in hoc tristi et obscuro domicilio clausus, quoties potest, apertum petit. (De Benef., *ibid.*)